

Vers la simplicité synthétique

Andrée Paradis

Number 55, Summer 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Paradis, A. (1969). Vers la simplicité synthétique. *Vie des arts*, (55), 11–11.

VERS LA SIMPLICITÉ SYNTHÉTIQUE

On s'inquiète, au Canada comme ailleurs, du malaise qui règne dans le monde des arts plastiques. C'est un fait mais sans privilège de nouveauté. A force de parler de l'environnement on a oublié que cet environnement était en train de devenir officiel. Ce qui manque le plus en ce moment "c'est une formidable intolérance à tout ce qui est environnement officiel. Cette intolérance est le signe même de la création véritable".⁽¹⁾

De quelle inquiétude s'agit-il alors? L'histoire de l'art, selon certains, touche à sa fin, le rôle traditionnel des musées est révolu, ils se transforment en "agence de distribution, centre communautaire ou bien bureau de relations publiques"⁽²⁾; la complexité des tendances en art, la confusion des genres, l'ennui qui en résulte, déconcertent, bien sûr; il reste que la période que nous traversons ne constitue pas un point d'arrêt dans une évolution—elle marque toutefois une adaptation souvent angoissante à une force sociale puissante: celle des *mass media*.

Une force, notons-le bien, qui au moment même où l'on prône la mort de l'histoire de l'art, s'en nourrit abondamment et ne peut se passer de ses inventaires, de ses jugements, de ses descriptions, de ses classifications, ne serait-ce que pour les contester et tout remettre en question. La puissance de consommation des *mass media* devrait plutôt exciter l'imagination des alarmistes et les inviter à renouveler le caractère de l'histoire de l'art afin d'alimenter convenablement la pythie des temps modernes.

Et pourtant le développement artistique, tel que nous le connaissons aujourd'hui, se remet à peine de l'avènement, au début du siècle, d'une nouvelle phalange d'écrivains qui ont su s'intéresser aux arts, après le silence du XIXe siècle, exception

faite pour Baudelaire, et qui, pendant les sept dernières décades, sous forme de critiques, essais, histoires, panoramas, ont orienté pour le meilleur ou pour le pire la production artistique actuelle. Antérieurement à 1900, l'artiste était à peu près son seul porte-parole. Plusieurs critiques-spectateurs qui ont débuté avec l'impressionnisme n'avaient pas l'expérience du métier pictural, ce qui représente aux yeux de plusieurs un danger sérieux, surtout s'il faut encore déplorer un jugement hésitant, un talent médiocre, une intuition faible. Jean-Eugène Bersier fustige ce type de critique-spectateur "adepte sans restriction, ni responsabilité, dont l'absolutisme est mortel".⁽³⁾ Reste l'apport très créateur de tant d'autres critiques qui, depuis cinquante, soixante ans, suppléent à une inexpérience picturale par une acuité de perception très appréciable.

Malheureusement cet absolutisme se retrouve à tous les plans, parfois surprenants. Ainsi, malgré notre vif respect pour Harold Rosenberg, il est difficile d'être tout à fait d'accord sur une de ses affirmations récentes: "Le pouvoir de définir l'art est dévolu à l'histoire de l'art laquelle s'incarne dans le musée". Or, depuis belle lurette, le musée est sorti du musée. A son tour il s'incarne dans les grandes publications d'art; forcé sans doute, il n'a pas craint de devenir le *musée imaginaire*. Il continue ainsi à conserver et il conserve... d'autre part beaucoup d'adeptes. C'est la maison, lieu de lecture et d'audition, qui deviendra le temple de la réflexion et de la méditation. Les lieux publics seront des lieux d'information et de communication.

De son côté, l'art continue à s'incarner où il peut, si l'on en croit Rosenberg, il est entré dans le système des *media*. L'art partout, l'art pour tous, aussi bien la rue, le mur, l'espace, l'image imprimée, télédiffusée. Le

seul ennui, et qui serait mortel pour l'art si on l'emprisonnait dans une formule quelconque, c'est que "le système est un arrêt. C'est un renoncement." (P. Valéry). L'Art se définira, demain aussi bien qu'hier, comme exception et il vivra en marge de tout système.

Les arts de la rue, la "brocante poétique", les arts des *media* demeureront des arts populaires, c'est-à-dire des arts d'imitation ou tradition inconsciente d'un art raffiné qui s'est perdu.

Au Canada, après les *Concours artistiques*, après *Sondages 69*, il est évident que nous traversons une période de rejet importante. Les nombreuses greffes venues de l'extérieur ne résistent plus au besoin impérieux d'un organisme sain. S'il n'est plus possible, à l'époque de l'information, de penser à un art régional à caractère bien défini, il est encore possible de croire que deux choses demeurent essentielles en art: l'invention et l'accent; c'est-à-dire le tempérament, le personnel. Que cet art sorti du spontané, soumis à une expurgation par la conscience, s'abreuve à une solide connaissance de la réalité, qui n'est autre qu'une vaste culture assimilée, et nous pourrions alors parler de produit ultime, de simplicité synthétique.

ANDRÉE PARADIS

(1) Jean-Dominique Rey, *Pour l'impressionnisme*. Éditions Berger-Levrault. Coll. Pour ou Contre.

(2) Harold Rosenberg, — *L'Histoire de l'art touche à sa fin*.

(3) Jean-Eugène Bersier, *Contre l'impressionnisme*. Éditions Berger-Levrault. Coll. Pour ou Contre.